

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon

Pierre-Louis Vaillancourt

Numéro 40, hiver 1985–1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40143ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaillancourt, P.-L. (1985). Compte rendu de [*Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon]. *Lettres québécoises*, (40), 54–55.

par Pierre-Louis Vaillancourt

# Un homme et son péché

de Claude-Henri Grignon

Quel péché tourmente Séraphin? Est-ce l'avarice, ou l'usure? Il semble que les deux soient en cause, selon l'auteur du roman qui affirme dans sa préface qu'en «terre canadienne», des «usuriers, des grippe-sous, des avarés tels que Poudrier» pullulent dans les bois de colonisation comme dans les anciennes paroisses prospères. L'amalgame de l'avarice et de l'usure s'avère commode pour justifier l'anathème. Il convient pourtant de les distinguer, en rappelant la fonction de l'usure et le vice de l'avarice. C'est Marx lui-même qui nous met en garde contre les préjugés populaires qui confondent l'avarice, c'est-à-dire le repliement frileux sur son bien, et l'usure, qui est la mise en circulation, en mouvement, en expansion de ce même bien, opération qui s'inscrit parfaitement bien, quand elle ne le nourrit pas, dans le capitalisme. Si prêter n'est plus thésauriser, mais son contraire, il faut reposer la question: Séraphin est-il un avare ou un usurier? non plus au romancier, qui ne s'en soucie guère, mais au roman.

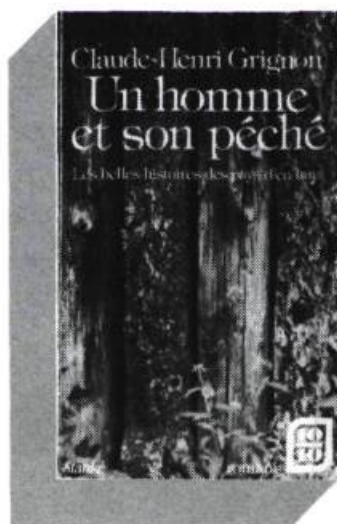
La nuance n'apparaît pas déterminante dans ce dernier. Pour un lecteur conditionné plutôt par la saga télévisée des *Belles Histoires des pays d'en haut*, le roman semble s'intéresser moins à Séraphin qu'à Donalda et aurait pu s'intituler *Une femme et son sacrifice*, les opérations financières de l'un le cédant en importance aux peines de l'autre, à sa mort édifiante, à la veillée du corps, aux prières. Ce n'est qu'à la mort de la sainte que le héros peut reprendre un peu l'avant-scène, réapparition qui révèle les défauts (parmi bien d'autres) structurels du roman. Et encore, lorsqu'il revient dans les cinq derniers chapitres, le per-

sonnage n'est plus le même que celui qu'on nous avait montré en action (en transactions) au début. La transformation est notée par l'auteur, mais comme étant celle des événements plutôt que du caractère: «Il arriva que la vie de Séraphin Poudrier fut sensiblement changée».

Ce qui change dans le roman, du début à la fin, c'est surtout le rapport du héros à l'argent. Dans les premières pages, ce qui brille comme de l'or, c'est le plancher de la cuisine, que Donalda frotte vigoureusement, pour qu'il devienne «jaune comme de l'or»... «presque aussi brillant que le soleil». Séraphin trouvait d'ailleurs sa femme dépareillée parce qu'elle savait comme pas une dans le comté, «faire cuire le pain et mettre le plancher jaune comme de l'or». À la fin du texte, Alexis, penché sur le cadavre calciné du héros, ouvrira ses mains et découvrira dans l'une une pièce d'or, et

dans l'autre, un peu d'avoine. Encore une graminée, encore l'or, encore le jaune. Encore l'idéologie transparente d'un auteur écrivant que «le premier blé qu'on récolte paraît plus précieux que l'or». Entre les deux, une perte de brillance dans le passage de l'image au réel. L'antinomie de ces deux moments extrêmes pourrait laisser croire que Donalda est du côté de l'or-comparaison et Séraphin de celui de l'or-objet, espèces qui font trébucher. Or une lecture attentive du roman permet de reconnaître le statut symbolique et référentiel de l'or tant pour Séraphin que pour Donalda, et cela jusqu'à la mort de cette dernière.

La soif de l'or, chez Séraphin, est au début cette soif *abstraite* de l'argent que Marx reconnaissait dans le capitalisme, un goût de l'or comme signe, comme jaune en somme. Les chapitres initiaux, notamment les transactions avec Lemont, sont à cet égard transparents. Séraphin apparaît comme un véritable usurier, dont la jouissance est capitaliste, c'est-à-dire projective, associée au facteur temps dans un procès d'échange. Séraphin prête à terme pour augmenter son avoir, il jouit non de la présence de l'argent mais de son absence, qui permet le profit. Il a une incroyable facilité, longuement décrite, pour calculer les intérêts. Quand il n'a pas faim, c'est parce qu'il est «ivre d'or», parce qu'il «venait de respirer, de toucher, de manger avec délices des chiffres *représentant de l'argent*» (nous soulignons). La maladie de Donalda lui fournit une bonne occasion pour aller dans le haut côté «caresser ces chiffres qui représentaient presque réellement des pièces d'or, des pièces d'argent, des billets de banque, en tas, en piles, en masse». Il se repaît à la lecture de son petit cahier noir dans lequel il consigne ses transactions. Comment a-t-on pu voir une rétention anale chez ce prêteur qui a tous les paroissiens pour débiteurs, qui s'active à mettre en circulation tout ce qu'il possède. L'or n'est pas ici de la merde accumulée, des excréments «désodorisés, déshydratés et devenus brillants», dont parle Ferenczi, lequel tentait d'expliquer le capitalisme par l'érotisme anal, comme plaisir de trifouiller voluptueusement dans l'argent. Séraphin éprouve plutôt cette soif abstraite de jouissance évoquée par Marx et contraire à la possession immédiate de



biens d'usage. Certes, Séraphin «fouillait parmi les grains d'avoine», mais alors il se contentait de «palper la bourse de cuir ou simplement les cordons». En somme, le substitut (la bourse, les cordons) suffit à l'orgasme, ou du moins aux fantasmes de toute puissance de l'érotisme d'Onan, substitutif à son tour du coït *in vaso naturale*. Le chiffre de la richesse (Séraphin comptant ses revenus annuels) déclenche la volupté; l'étalon-phallus appelle son complément l'étalon-or. L'objet palpé ne compte que comme gage d'une valeur croissante parce que déhiscente; le stock étant réinvesti dès que retourné.

C'est pourtant dans cette première partie du roman que Séraphin commettra sa première erreur, en laissant son atavisme de paysan l'emporter sur ses intérêts de financier. Après avoir proposé en vain un marché hypothécaire relativement dur (à l'époque: 10%) à Lemont, Séraphin, voyant filer sa proie, lui propose un échange sans intérêts, contre le prêt provisoire de deux vaches Jersey. La fixation laitière et la régression orale bien diagnostiquées par Gérard Bessette se conjoignent pour illustrer la primauté fâcheuse, accordée cette fois à l'objet sur le signe, à la valeur immobile(-ière) sur la valeur mobilière. Séraphin périra de cette dérogation à sa foi dans le capital. Et dès cet instant mourra en lui le capitalisme pour laisser place à l'avare.

Les derniers chapitres nous montrent un personnage métamorphosé. Cette transformation ne s'effectue pas sans difficultés, le romancier nous présentant d'abord un usurier que des affaires de plus en plus importantes appellent à Saint-Jérôme, à Sainte-Agathe, à Saint-Damase. Mais ces déplacements ne servent qu'un but, rendre Séraphin avare et le confiner dans sa terre. C'est par le recours un peu forcé à une association obscure de Séraphin avec des «étrangers» et une allusion à des investissements risqués dans des mines d'or que Grignon réussira en effet à détourner pour de bon son personnage de la spéculation financière pour en faire un reclus du haut côté. Malgré son allure incohérente et illogique, l'épisode des mines de Perdichaud remplit sa fonction romanesque qui est de transformer l'usurier en avare, en modifiant la somme entposée à la maison, qui passe en un coup de 557\$ à 4 757\$. Désormais pleine, la bourse du héros, jadis gage de son bonheur, devient source de douleur et de



Claude-Henri Grignon.

peine. Habitué à prêter à des taux élevés, il ne réussit plus à avoir des débiteurs et finit par offrir en vain à prêter son argent à un intérêt de 8%. Il évite soigneusement un de ses débiteurs, Destreilles, qui peut lui remettre son argent grâce à un héritage. Il est prêt à se cacher pour éviter d'être remboursé trop tôt. Le mauvais débiteur est dorénavant celui qui peut ou veut remettre sa dette. Et Séraphin, qui prêtait à chaque printemps entre deux et trois mille dollars, ne trouve cette année aucun emprunteur. En somme, il souffre de ne pouvoir se départir de son argent, seul moyen de le conserver en l'accroissant. Grignon n'a pas craint de liguier contre son personnage toute la société, les villageois et les étrangers, les uns cessant d'emprunter, les autres tentant de le frauder, pour l'obliger à garder son or. Personnage condamné par un auteur insoucieux des contradictions à vivre avec son or dont personne ne veut plus, «bien puni, bien embarrassé», il perd le sommeil, l'appétit, voire le plaisir. Car proche, l'or perd sa valeur libidinale, il devient vite cette «relique barbare» dénoncée par Keynes, pour un usurier habitué aux jouissances substitutives que procurait la possession des marques de sa richesse («billets, contrats, mémoires, formules légales, chèques, reçus, obligations») jadis entassées dans son secrétaire en acajou. En somme l'usurier s'habitue mal à son nouveau rôle d'avare; tantôt il apprécie sa solitude qui lui permet de jouir des «palpations de billets de banque», avec des «courants de joie électrisants jusque dans la moelle de ses os», tantôt il se chagrine pour cette bourse qui pèse maintenant «lourdement sur son âme».

Le passage du bonheur au malheur est trop précipité, trop radical, trop complet pour ne pas être suspect. Il ne peut uniquement s'expliquer par l'absence de l'ange gardien, Donald, laquelle n'avait au début que peu de biens à surveiller. Il témoigne plutôt des intentions moralisantes de l'auteur, qui, amené à peindre un avare, comme il en existe partout au Québec, dit-il, et à partir d'un modèle précis (même en trois personnes), semble se retrouver contre son gré avec un usurier sur les bras, dont l'utilité financière et sociale évidente (même en prêtant à «du huit») compromet la visée initiale. Ce n'est pas trop d'user de subterfuges, d'incohérences et de contradictions pour rétablir le vice à sa place, dans le cœur du héros. Ces manipulations ne révèlent pas que la primauté de l'idéologie sur la structuration romanesque, elles traduisent l'appartenance, même *à contrario*, du roman à la tradition du terroir, comme l'indiquent de façon marginale les élans lyriques de l'auteur envers la nature, tout à fait contraires à l'insensibilité, fortement blâmée, de Séraphin. Le récit fait la démonstration, peu convaincante, des dangers qui guettent le paysan oublieux des valeurs de ce terroir: la solidarité, la procréation, la religion, le travail, etc. Figure antithétique d'Alexis, homme fertilisant qui dépense sans compter, Séraphin, ennemi de la dissipation et de la déperdition, est également incompatible avec une nature éternellement prodigue. En dénigrant les activités financières auxquelles se livre son personnage, qu'il dénature en monstre d'avarice, Grignon renforce et confirme l'idéologie régnante du terroir. Ainsi se trouve créée, pour être vilipendée, la première figure, à petite échelle, du capitaliste au Québec. L'attraction exercée sur l'imagination populaire ne peut s'expliquer que par une compréhension intuitive, et une approbation inconsciente, de ce rôle de Juif, prêteur usuraire, admiré et haï, que remplissait Séraphin. Le succès du roman repose sur la conjonction d'une représentation subversive intégrée à une vision conservatrice et respectueuse des valeurs terriennes alors ancrées dans la société, valeurs pourtant vouées, comme l'illustre la fascination exercée par le personnage, et comme le montre l'histoire, à une extinction prochaine. □